

Discours prononcé le 6 octobre 1929 au pèlerinage de Médan

Emmanuel Berl

C'est pour moi un grand honneur, et vous le sentez bien, de parler ici de Zola, devant la maison qu'il habita, aux amis de sa mémoire. Plus qu'un honneur, une émotion et un réconfort.

Amis de Zola, je sais, messieurs, ce que ces mots veulent dire pour les hommes de la génération qui précède la mienne. Je sais ce qu'ils impliquent de courage. Zola les menait dur à des combats dans lesquels il fallait, ou qu'on le perde, ou qu'on le suive.

Je ne les ai pas vécus et je ne puis m'associer que par le respect aux souvenirs qui vous unissent, et dont certains n'ont pas pour nous le caractère qu'ils ont pour vous. Pourtant, je me rappelle l'a mort de Zola. Mon père prenait le train à Bar-sur-Aube. J'étais avec lui. Il acheta les journaux à la gare ; il déplia le *Matin* : son visage devint tout blanc. Il relisait, sans parvenir à la croire, cette nouvelle absurde. Il répétait : « Zola est mort ! ». Pour la première fois, je comprenais ce qu'a de réellement inadmissible l'arrêt brusque d'une activité que les autres eux-mêmes croient éternelle. A plusieurs reprises, dans ma vie, Zola devait ainsi me rappeler à la vérité.

Cette mort, messieurs, est je crois une grande date dans l'histoire spirituelle de la France. Mort de Zola, mort de Jaurès, nos enfances et nos adolescences sont comprises entre ces deux masses d'ombre. Quelque chose finit. L'un en littérature, l'autre en politique, sont les derniers représentants du peuple.

Après Zola, on cesse de pouvoir parler du peuple au peuple. Les uns, - M. Pierre Hamp, par exemple, - parlent du peuple. Mais la diffusion de leurs livres reste limitée à la grande bourgeoisie littéraire. Les autres, - M. Victor Marguerite, par exemple, - se font bien écouter du peuple, mais ils ne peignent pas sa condition. Le seul livre français qui, à ma connaissance, prolonge Zola, c'est *Le Feu*, de M. Barbusse. Sans doute parce que la guerre avait fait renaître en France une certaine fraternité. Mais cette exception ne s'est pas renouvelée. En gros, il est évident que le roman populaire se sépare de plus en plus de la littérature proprement dite. Notre littérature est une littérature d'esthètes. Le symbolisme a triomphé.

Seulement, messieurs, on aurait tort de penser que le roman de Zola soit une certaine aventure, passé quoi l'ordre se rétablisse. D'un côté, la littérature, coupée du peuple, s'étiole ; de l'autre, le prolétariat, exclu de la vie spirituelle, n'est plus fondé en dignité.

La poésie, au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du folklore, tend à devenir un collage de mots précieux. Le roman cesse d'accomplir une de ces tâches principales qui consiste à tenir le journal de bord de la société. Ils veulent tous écrire des chefs-d'œuvre et peindre l'homme éternel. Seulement, on n'écrit guère de chefs-d'œuvre quand on se propose d'en faire un et on ne peint guère l'homme éternel quand on ne peint pas d'abord celui qu'on voit, dans la lumière où il paraît.

Ce qu'on nous donne, c'est tantôt une humanité de convention, les livres procédant des livres et non plus de l'expérience, tantôt une humanité d'exception, - le bourgeois introverti cherchant ses itinéraires de fuite. Nous souffrons tous de nous sentir emmurés dans une solitude à quoi notre travail ne nous fait plus échapper. De là, ce désespoir, ce besoin de remise et d'évasion qui semble presque toujours le fond de l'écrivain moderne.

Et autour de nous, nous sentons croître cette famine du peuple qui nous interroge sans que nous puissions lui répondre, qui nous presse sans que nous puissions le satisfaire, qui réclame de nous une justification de sa peine sans que nous puissions la lui donner. On dirait

que les usines géantes déterminent une zone de silence de laquelle l'ouvrier ne peut être plus sortir et où l'intellectuel ne peut plus entrer. Tellement séparés, que l'intellectuel issu du milieu ouvrier n'en retrouve pas l'accès. « La fidélité difficile » écrit Jean Guéhenno. Peut-être la fidélité impossible. Le boursier n'établit nullement, comme on pouvait l'espérer, un pont entre le prolétariat et la bourgeoisie. Un bourgeois de plus, et c'est bien. Mais ses frères cessent de le reconnaître, ils ne voient plus en lui un des leurs. Comme le peuple ne participe nullement aux modes d'expression des intellectuels, il faut, ou bien qu'il s'oppose à eux et constitue une sorte de nationalité avec son langage propre, ou bien qu'il n'est plus de langage du tout et s'enlise dans une sorte de barbarie. Poussière d'individus aphones, sans amitié, sans amour, sans rien qui les relie aux autres dans un monde que toute unité délaisse, dont ils cherchent en vain l'ordonnance, où ils cherchent en vain leurs places. Individu dont peu à peu l'individualité se retire.

C'est là, messieurs, une situation tragique.

Qui en est responsable ? Les intellectuels ont à se reprocher beaucoup de trahison, beaucoup de lâcheté, dont le dénombrement est trop facile. Les reproches mêmes qu'ils font à Zola décèlent avec exactitude les maladies dont ils souffrent. Ils lui en veulent d'être révolutionnaire parce qu'ils sont rongés de conformisme. Ils lui en veulent de son style trop large et trop simple parce que le leur se raffine jusqu'à la plus extrême préciosité. Ils lui en veulent de son inspiration épique parce qu'eux-mêmes ne savent plus sortir des analyses interminables dont l'objet sans doute n'existe pas. Faiseurs de journaux intimes. Comme si l'homme pouvait se connaître quand il ne cesse pas de se considérer ! Ils trouvent Zola vulgaire parce qu'ils sont tous éperdus de fausse distinction.

Seulement, il serait ridicule de faire retomber sur les seuls intellectuels la responsabilité de l'état de choses dont le monde moderne souffre. L'effort de Zola n'a pas été poursuivi, mais il devenait très difficile à poursuivre. Le peuple qu'il peignait, auquel il s'adressait, ne se distinguait pas encore bien de la petite bourgeoisie. Des gens de peu. De ce public des bas-fonds et des barricades, qui avaient lu Hugo, Eugène Sue, Dumas, - commerçants, colporteurs, commissionnaires, parents pauvres, demi-soldes, grisettes, étudiants. Cette classe qui reliait au plus profond du peuple Zola comme Proudhon, comme Michelet, comme George Sand, elle se maintient encore dans notre pays d'évolution assez lente. Elle n'a plus la valeur qu'elle avait. Le haut capitalisme d'un côté, l'ouvrier taylorisé de l'autre, tendent à devenir les centres vivants du monde. Et la chaîne entre la bourgeoisie et le prolétariat s'est rompue au fur et à mesure que le prolétariat se déterminait. Peintre de l'industrie naissante, Zola la trouve encore mêlée à tout le reste. Etienne, héros de *Germinal*, est fils de Gervaise. Et Gervaise, qui s'est enfuie de Plassans, qui a fondé à Paris une blanchisserie, n'est pas une ouvrière standardisée. Entre la paysannerie des Macquart, l'artisanat et le petit commerce, ce n'est pas une prolétaire, mais une femme du peuple.

Nous avons devant nous un déterminisme plus morne. L'aventure industrielle a perdu son pathétique. Ouvriers descendant d'ouvriers, enfants de la machine, distincts de tout le reste, éloignés de la terre depuis longtemps, parfois même éloignés de la ville dans l'univers métallique et abstrait que leurs nerfs soutiennent, la perspective qui devant eux s'étale, ce n'est plus l'alcool, la misère, l'accident : non, l'hygiène progresse et les assurances, et les dispensaires, et ils progresseront davantage. C'est un univers dénudé où les hommes s'enfouissent dans un ennui qu'ils ne peuvent pas dire et que nous ne pouvons pas comprendre. Le roman de Zola supposait des classes encore mêlées : chaque jour, elles se partagent plus nettement.

Mais, messieurs, que nos devoirs soient plus malaisés, n'empêche nullement qu'ils existent. Quant à moi, je n'accepterai pas une littérature qui croit être à elle-même sa fin. Je ne pense pas, comme Mallarmé, que le monde finit par un beau livre. Je ne pense pas que l'humanité soit un moyen dont le grand homme soit le but. Je ne pense pas que la position

individualiste puisse être tenue par quiconque garde quelque lucidité des conditionnements de la vie.

L'organisation économique et sociale du monde moderne rend impossible le contact de l'intellectuel et du peuple ; c'est que cette organisation a cessé d'être tolérable. Nous ne pouvons nous résigner à devenir une collection d'articles occupés à l'enluminure de leurs solitudes. Un couvent de moines sans Dieu.

La psychologie contemporaine n'est même plus dupe de la vie intérieure. Pays du mensonge. Si le naturalisme de Zola tend à devenir impraticable, le symbolisme qui s'opposait à lui devient de plus en plus absurde et de plus en plus stérile. Si la littérature ne peut rejoindre le peuple, elle mourra, elle n'a qu'à mourir. Ce chétif bastion de privilèges condamnés et de valeurs mortes croulera. Il n'y aurait même point à le regretter. Avec Zola donc, ou avec rien. La fraternité ou la mort. Telle est notre devise. Tel notre drame. Telle notre loi.